

FIOLY BOCCA

Une
seconde



d'éternité

DENOËL



Une seconde d'éternité

Fioly Bocca

Une seconde
d'éternité

roman

Traduit de l'italien par Anaïs Bouteille-Bokobza

DENOËL

Titre original :
Ovunque tu sarai
Éditeur original :
Giunti Editore, Firenze, 2015.
© Fioly Bocca, 2015.

Cette édition est publiée en accord avec Fioly Bocca, conjointement avec ses agents attitrés, Walkabout Literary Agency, Rome, Italie et L'Autre Agence, Paris, France. Tous droits réservés. Il est strictement interdit de reproduire ou transmettre ce livre, sous quelque forme que ce soit. Cela comprend la photocopie, l'enregistrement, le stockage et la transmission de données, sans permission écrite préalable de l'éditeur.

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2017

Couverture : Raphaëlle Faguer
Image : © Michal Zahornacky

*À toi,
Qui es où je suis*

Alice : « C'est combien de temps pour toujours ? »

Le lapin blanc : « Parfois, une seconde. »

Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*

Le nom des choses

Il y a des jours parfaits pour être heureux. Je suis assise sur un banc aux Murazzi. Turin est enveloppée d'une couverture de brouillard si dense qu'elle estompe les contours et altère les odeurs. J'ai achevé un travail important et gagné quelques jours de liberté bien mérités, pour me remettre d'une période intense. Je reprends mon souffle et remets de l'ordre dans mes pensées. En même temps, je t'écris ces quelques lignes, pour t'annoncer que j'ai décidé de venir te voir dès ce soir, maman. Je profite de ces vacances pour passer quelques jours avec toi. J'ai parlé à papa, il dit que les médecins sont satisfaits du traitement et que tu te sens bien. Je pense à toi, assise dans cette bulle laiteuse, et les histoires que tu me racontais quand j'étais enfant me reviennent à l'esprit. Adossée au tronc du vieil arbre, tu parlais à voix basse, comme pour me livrer un secret. Je revois les personnages dans la brume du matin, en montagne : la fillette qui croque la lune par petits morceaux, la baleine qui dévore les pensées, l'éléphant qui parle toutes les langues. Je l'imaginai avec une trompe infiniment longue, pour que les mots s'y

accrochent, suspendus à des fils aussi fins que de la soie d'araignée. Dans chacun d'entre eux il y avait un bout de moi, de ma vie aussi douce et malléable qu'un pâton avant d'être enfourné, de ma peur du noir si typique des enfants, de mes premiers émois, dessinés à traits pleins sur des feuilles de cahier. J'adorais l'histoire d'Evelina, je me demande si tu t'en souviens. Durant la création, cette fée avait reçu le don de baptiser les choses qu'elle voyait pour la première fois. En effleurant un papillon elle dit « éphémère », et la vie de l'insecte ne dura pas plus d'un jour. Elle appela « tournesol » une fleur croisée dans un pré, et celle-ci leva la tête pour chercher l'astre, les yeux de sa corolle grands ouverts. Elle nomma « candide » le premier flocon de neige transparent, et elle le vit blanchir et se remplir de lumière. Tu me disais : « Dans le nom est contenu le sens de l'histoire. » Le destin, en revanche, chacun se le dessine comme il veut, comme il peut. La morale, chacun définit la sienne. Le nom contient le sens. La signification profonde de ce que nous sommes. Tu me disais : « Choisis bien tes mots, tes chaussures et tes amours, si tu veux aller loin. » J'ai envie d'être avec toi. Comme il y a des années, toi, moi et Evelina adossée au vieil arbre. Demain au plus tard nous serons ensemble.

Repose-toi et prépare-moi un beau sourire pour mon arrivée

Anita

J'ai le bord des ongles rouge à force de les tourmenter avec mes dents. Je range ma tablette dans mon sac et, quand je me lève, je m'aperçois que mes muscles sont raidis par la

tension. J'avance et je repense à ce que j'ai écrit, à quel point mes mots sont éloignés de la vérité. *Il y a des jours parfaits pour être heureux...* Le désespoir se nourrit d'hyperboles.

Il me faut du temps pour comprendre. Depuis quand m'est-il clair que tu ne guériras pas ? Jusqu'à tout récemment, les médecins disaient que le traitement fonctionnait. Je me suis agrippée à cette promesse pleine de crevasses, je me suis convaincue que tout irait pour le mieux. Certes, quand on parle de cancer, on ne sait jamais ce que signifie « mieux ». Le cancer, qui lui a donné ce nom ? L'erreur est dans la racine du mot, qui signifie *dur*. Mais il ne sait pas à qui il a affaire, maman : tu es un diamant. Tu le renverras là d'où il est venu, les pinces en miettes.

J'ai reçu l'appel au travail : papa ignorait comment pallier les kilomètres qui nous séparaient, il était incapable de tendre la main et de toucher la mienne pour m'annoncer que le moment est bientôt venu. Il temporisait, tentait désespérément de trouver les mots qui m'épargneraient un peu de douleur. En attendant le verdict, j'ai regardé autour de moi : le bruit des claviers de mes collègues, leurs mains en mouvement, leurs lunettes concentrées sur les écrans muets.

Il faut me dépêcher de finir ces deux chapitres, ai-je pensé. À un pas de la catastrophe, on se concentre sur une tâche anodine, quotidienne, à laquelle on donne une importance démesurée.

J'ai toujours pensé qu'il y avait une porte de sortie, mais où est-elle ? Je ne vois même pas d'issue de secours.

J'ai raccroché et j'ai rapidement pris congé de mes collègues : un contretemps soudain. Ils ont échangé des regards stupéfaits. Quinze mois dans cette agence littéraire et jusqu'ici pas une minute de travail perdue. Ils ont peut-être compris que je fuyais, sans savoir quoi.

Fuir ne veut pas dire se mettre en sécurité, mais c'est déjà quelque chose.

Et me voici aux Murazzi. Mes jambes avancent toutes seules, dans la lumière grise de cet après-midi de janvier. Mon esprit flotte dans le vide, incapable de s'accrocher à une idée. Je repense au coup de téléphone, en quête d'un indice qui me donnerait de l'espoir. Je me repasse mentalement les intonations, je me réfugie dans des inflexions ambiguës, je m'agrippe aux points de suspension... Rien. Si les médecins avaient laissé une place pour l'optimisme, mon père, artisan des bons sentiments, n'aurait pas manqué de me le faire remarquer.

Devant mes yeux se succèdent des scènes éparses, des moments de ma vie, comme une présentation PowerPoint : mon déménagement d'Obra à Turin pour m'inscrire en faculté de sciences de la communication, ma rencontre avec Tancredi il y a treize ans, mon travail de correctrice, mal payé et incertain. Un travelling rapide, visages et voix, nuits blanches penchée sur les livres ou dans des bars enfumés, mes montagnes, mes racines, tout ce qui, croyais-je, m'appartenait, mais que je vois partir en fumée.

J'avance comme un automate. Dans ma tête et sous mes yeux, des panoramas familiers alternent avec des pensées

décousues : le Pô qui coule lentement – je dois me dépêcher, aller la voir –, le cercle des canotiers, qui semble abandonné depuis des millénaires – pour lui dire quoi? –, les inscriptions sur les murs, un mélange de *je t'aime* et de *va te faire foutre* – que mettre dans ma valise? Je dois vérifier les horaires des trains – l'église de la Gran Madre dans le brouillard, austère et impétueuse –, qu'advient-il de *ma mère*?

J'ai mille choses à faire et l'impression que les minutes me filent entre les doigts. Je n'arrive pas à m'organiser. Quoi que je décide, à partir de maintenant, le temps ne suffira pas : cette sensation me perturbe et me donne une sensation d'échec.

Est-ce donc moi qui vais mourir?

Tout ce que j'ai vécu jusqu'ici sera-t-il anéanti quand ma mère ne sera plus?

Je n'ai pas de réponse, juste une urgence nouvelle, une inquiétude qui ne me quitte pas.

Je m'assieds, les jambes endolories, sur un banc de la piazza Vittorio. Je ne vois plus rien, j'ai été propulsée au mauvais endroit, c'est certain, comme si cela ne me concernait pas.

Il se met à pleuvoir, je me lève, frigorifiée, et je me dirige vers chez moi.

Je marche jusqu'à la via Nizza, où se trouve mon appartement au troisième étage sans ascenseur. Quand j'arrive,

je suis bonne à essorer. C'est à l'image de mon état d'âme : mes larmes se mêlent à la pluie.

En me voyant entrer, Alice pose son script sur la table de la cuisine.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Des paroles prononcées avec trop d'emphase : elle n'est pas encore sortie de son personnage.

Quels mots puis-je donc trouver, moi, pour expliquer quelque chose que je n'ai pas encore compris ? Seuls les sanglots affluent, suffoqués et entrecoupés de soupirs.

« C'est ta mère, n'est-ce pas ? »

Alice ouvre grands ses yeux marron, des châtaignes mûres sur un lit de feuilles. On la croirait sur scène.

C'est une bonne comédienne et une amie fidèle. Je me rappelle le jour où nous nous sommes rencontrées dans le hall de l'université. Nous avons vingt ans, or à vingt ans il est évident qu'on a la vie devant soi : une certitude cristalline qui nous murmure – qui nous ment – à l'oreille : *pour toujours*.

Alice signifie *de bel aspect*. Sa peau est transparente et lumineuse, plus blanche que la mienne, et les rides qui effleurent ses lèvres et ses sourcils soulignent discrètement ses expressions.

Alice signifie *créature marine* et en effet, avec ses yeux démesurés, elle nous emmène dans un monde sous-marin fait de silhouettes troubles. Elle fluctue comme un poisson brillant dans les eaux calmes d'un lac tropical. Elle ne res-

semble pas au torrent limpide de montagne que je suis. Moi, je mène une lutte permanente contre le courant. Nous nous sommes plu parce que nous étions semblables et différentes, nous avons contaminé nos habitats respectifs – Alpes et palmiers – avec une amitié qui dure depuis plus de dix ans.

Nous nous retrouvons donc, à trente-trois ans, à partager un appartement que nous avons du mal à payer. Je travaille à l'agence et elle dans un bar. Une façon comme une autre de continuer à alimenter nos rêves : percer dans le théâtre pour elle, découvrir de nouveaux auteurs pour moi. J'aimerais récompenser des talents, moi qui en ai si peu, j'aimerais que mon travail de coupeuse de mots serve à quelqu'un qui sait inventer des mondes avec le langage.

Je m'appelle Anita, cela veut dire *gracieuse*. Gracieuse, un adjectif flatteur pour les filles qu'on ne peut qualifier de belles.

Alice, elle, est pleine de talents. Mais pour l'instant elle reste muette : elle sait qu'il n'y a pas grand-chose à dire. Alors elle pose ses feuilles sur la table, se lève et me serre dans ses bras. Je me laisse aller dans son étreinte, donnant libre cours à mes larmes.

Calmer ne veut pas dire guérir, mais cela aide à surnager.

« Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Préparer mes valises, trouver un train et aller la voir.

— Et le travail ?

— Ils se passeront de moi. Je m'en fiche, maintenant. Je prends des vacances, ils comprendront. »

J'ouvre mon armoire et sors des affaires au hasard. Il fera plus froid, il me faut un pull. Maman me dirait : « Couvre-toi bien, janvier en montagne c'est du sérieux. » Inutile de prendre mes chaussures de marche, à l'hôpital je n'en aurai pas besoin.

Je n'arrive jamais à faire mes valises pour partir en vacances. Je suis mal organisée. Cette fois je ne sais même pas combien de temps je serai partie, ma tête est encore plus en désordre que mon armoire. J'ai l'impression d'être coincée entre des serpillières et des chiffons, comme un vieux sans-abri qui dort dans une gare entouré de sacs plastique, toute sa vie cousue sur lui.

Je regarde les horaires des trains : si je me dépêche, j'arriverai à Orba dans la soirée. Je pourrais partir demain matin à l'aube, mais je ne veux pas attendre, je n'ai pas le temps. J'embrasse Alice qui me murmure : « Ne t'en fais pas » et je glisse dans les rues luisantes. Il pleut toujours. Mon monde tient en une goutte : auparavant ronde et finie, désormais minuscule flaque sous mes semelles de gomme.

Son pull par-dessus le mien

Je cours jusqu'à la billetterie et j'attrape mon train de justesse. Une fois installée dans le compartiment à moitié vide, je réalise que je n'ai pas prévenu Tancredi.

Je cherche mon téléphone dans mon sac.

« Salut, mon amour », me répond-il à la hâte, comme s'il ne voulait pas être dérangé. « Je peux te rappeler d'ici une demi-heure ? Je suis avec Marco, nous sommes en train de discuter de ce projet pour les nouveaux clients et... »

— Tancredi, je vais voir ma mère, son état s'est aggravé. Excuse-moi de ne pas t'avoir prévenu plus tôt mais tout s'est passé très vite, mon père m'a appelée il y a quelques heures et je suis déjà dans le train.

— Je suis désolé, ma chérie, répond-il, plus doux. Tu verras, ce n'est peut-être pas si grave, ne t'inquiète pas.

— Oui, bien sûr, c'est juste un cancer, ça passera.

— Il me semble que tu n'as pas envie de parler. Je te rappelle plus tard, essaie de te détendre, d'accord ? »

Comment pourrais-je me détendre dans un moment pareil ? Je le pense, mais je me tais. J'ai envie de raccrocher.

Je me demande comment on peut avoir des mots si déplacés. Pourtant, comme toujours, une partie de moi essaie de le défendre.

Je connais Tancredi depuis plus de treize ans. Je venais d'arriver du Trentin pour m'inscrire à l'université. J'avais choisi les sciences de la communication, qui ne sont pas enseignées à Trente, et je m'étais laissé envoûter par le charme austère du chef-lieu piémontais.

Ce jour-là, une camarade m'avait invitée à une fête chez des amis. Elle avait insisté, donc j'avais accepté, plus pour lui faire plaisir que par réel intérêt – j'ai toujours détesté décevoir les attentes des autres, encore plus que les miennes.

Je m'étais donc retrouvée chez ses amis, dans une villa sur la colline au-dessus du Cercle des canotiers. Une de ces maisons tout droit sorties d'une revue de décoration : quand on y entre, on a l'impression que même le sol est en verre.

Les parents de notre hôte étaient partis rendre visite à leur famille et une bande d'excités à l'haleine de vodka buvaient des cocktails dans leurs verres en cristal de Bohême et tachaient leurs tapis Shabby Chic, salissant ce mausolée de représentation.

Un peu mal à l'aise, adossée à un mur, j'étais en pleine conversation avec les quelques personnes que j'avais croisées dans les couloirs de l'université, une cigarette à la main pour me donner une contenance, ma gaucherie dissimulée par des gestes rapides. Personne ne semblait remarquer mon embarras, j'avais vingt ans et j'étais gracieuse, comme l'indique mon prénom : cela suffisait à ce petit groupe pour me trouver intéressante. Mes cheveux mi-longs étaient